

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

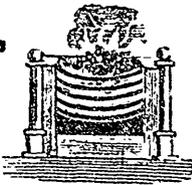
Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LE COIN DU FEU,

RECUEIL DE LECTURES



AMUSANTES ET INSTRUCTIVES

VOL. I.

SAMEDI, 31 JUILLET 1841.

No. 37.

SOMMAIRE DES MATIÈRES.

L'AVEUGLE-NÉ, (suite); A LA MÉMOIRE DE GUTENBERG, (Poésie.)

L'AVEUGLE-NÉ.

[SUITE.]

A la vue du docteur Neuilhac, Zoé rougit. Victor salua et dit avec grâce en s'adressant à Zoé :

— Nous venons d'apprendre, mademoiselle, le fâcheux événement qui a ameuté contre M. votre frère tous les badauds de ce village. L'exaspération est telle en ce moment qu'il y aurait du danger pour vous seuls et à pied. Madame de Francheville, votre voisine, me charge de vous prier instamment de permettre que nous vous accompagnions dans sa voiture jusqu'à Grandpré.

— Monsieur ! balbutia Zoé en regardant son frère, qui restait calme et froid, je ne sais si nous devons....

— Oh ! vous ne pouvez vous dispenser d'accepter ! continua l'élégant docteur avec insistance ; Mme de Francheville ne vous le pardonnerait pas ; et quant à moi, mademoiselle, un refus me causerait le plus vif chagrin. Un goût exclusif pour la solitude peut justifier le refus de recevoir des visites, mais repousser les services de voisins, d'amis, lorsqu'ils peuvent être nécessaires, ce serait une fierté malentendue dont je crois Mlle Lacroix tout-à-fait incapable.

De toutes les formules d'invitation que pouvait employer Victor, celle-ci était certainement la plus maladroite et la plus capable d'irriter Justin. En ne s'adressant qu'à la sœur, le docteur froissait dans tout ce qu'il avait de plus irritabile l'amour-propre du frère. Aussi Justin se hâta-t-il de répondre d'un ton poli mais sec :

— Je remercie Mme de Francheville et vous, monsieur, de cette aimable invitation ; mais ni ma sœur ni moi ne pouvons l'accepter, ce serait vous détourner inutilement du chemin de la Pommerie. Vous vous êtes exagéré le danger que nous pourrions courir en retournant chez

nous. Ma sœur n'a rien à craindre, et d'ailleurs je lui ai donné la preuve que, si faible et si inutile que je puisse paraître, je n'ai recouru à personne pour la faire respecter.

En achevant ces mots, il salua et voulut s'éloigner. Le docteur resta stupéfait comme si quelque grand prodige venait de s'accomplir sous ses yeux ; il n'avait cru trouver en Justin qu'une sorte d'enfant docile et soumis, et il venait de se heurter à un homme fier, indépendant, plein de volonté. Cependant un regard de Zoé venait de l'encourager à renouveler ses instances d'une manière plus adroite, lorsqu'il lui arriva un auxiliaire qui semblait devoir être plus heureux.

C'était Mme Eulalie de Francheville elle-même. Impatiente et inquiète peut-être du résultat de la conversation du docteur avec les deux orphelins, elle laissa dans la voiture sa vieille tante, qui grondait plus que jamais de tous ces retards, et elle s'avança pour joindre son invitation personnelle à celle que Neuilhac avait déjà présentée en son nom. A l'approche de cette belle et noble femme, qui semblait prendre ainsi sous sa protection l'adversaire audacieux de toute cette population campagnarde, les murmures qui avaient continué pendant la conversation de Victor et des jeunes gens s'arrêtèrent tout à coup ; la vieille mère Poulloux elle-même cessa ses criailleries, et le cercle nombreux qui s'était formé autour des trois jeunes gens s'ouvrit respectueusement. Ce silence subit, le mouvement que firent ceux qui s'écartèrent pour livrer passage à la grande dame, avertirent Justin qu'il se passait près de lui quelque chose de nouveau. D'ailleurs, le frolement léger d'une mantille de soie, le parfum qu'exhale la toilette d'une élégante, avaient suffi pour apprendre à l'aveugle quelle était la personne qui s'approchait, et, avant même qu'elle lui eût adressé la parole, il l'avait saluée avec politesse.

Eulalie de Francheville se tourna d'abord vers les curieux qui se pressaient autour d'elle, et leur dit d'un air de gracieuse autorité :

— Et quoi ! mes braves gens, est-il donc d'usage dans ce pays que l'on étouffe les étrangers qui s'arrêtent un moment pour causer ? Eloignez-vous un peu, je vous prie ; il y a place pour tout le monde.

Sans doute ces paroles, prononcées en français, ne furent pas comprises de tous ceux à qui elles

étaient adressées ; mais les manières imposantes de Mme de Francheville, son ton, son geste, en disaient assez. Les curieux et les curieuses obéirent à son invitation et se dispersèrent sans pourtant quitter encore le village. Il est vrai que la plupart étaient employés, soit comme métayers, soit comme simples manœuvres dans les vastes dépendances de la Pommerie, et que personne ne se souciait de se rendre hostile la propriétaire de ces riches domaines. La vieille mère Poulloux elle-même s'était retirée en répétant :—N'importe, si mon fils meurt, je saurai bien retrouver ce loup-garou, malgré tous les *richards* et toutes les *mijaurées* de la terre ! Ils se soutiennent les uns les autres, mais nous verrons bien !

Le danger avait donc cessé provisoirement pour Justin, et les groupes qui erraient ça et là sur la place ne semblaient plus éprouver que de la curiosité. S'adressant alors au frère et à la sœur, qui l'attendaient à la même place, Mme de Francheville dit d'une voix affectueuse :

—Eh bien, mes chers voisins, vous acceptez n'est-il pas vrai, la proposition que le docteur vous a adressée en mon nom ? Oh ! pour cette fois je vous en voudrais à la mort, je vous en avertis ! Savez-vous que vous m'avez déjà fait une grosse injure en refusant de me recevoir lorsque je suis allée vous faire ma visite de bon voisinage ? Laissez-moi vous reconduire chez vous dans ma voiture. Votre pardon est à ce prix.

La voix de Mme de Francheville avait un timbre pur et mélodieux aussi doux et aussi pénétrant que la plus suave musique. Aux premiers sons sortis de la bouche d'Eulalie, Justin avait fait un mouvement comme s'il eût éprouvé tout à coup une sensation nouvelle et délicieuse à laquelle il s'abandonna irrésistiblement. A mesure qu'elle parlait, il semblait ravi dans une sorte d'extase. Ses lèvres à demi ouvertes formulaient une sourire inachevé, et sa tête était gracieusement penchée sur son épaule du côté de la jeune femme, comme pour recueillir plus tôt les sons divins qui s'échappaient de ses lèvres. Lorsqu'elle eut cessé de parler, Justin était si ému, les idées inconnues qui venaient de s'éveiller dans son âme étaient si délicieusement confuses qu'il lui fut impossible de prononcer un mot de réponse.

Zoé, qui s'aperçut de son émotion, sans en comprendre la cause, se hâta de venir à son secours.

—Madame, dit-elle avec timidité, mon frère est plein de reconnaissance pour votre aimable procédé ; mais il ne croit pas avoir des motifs suffisants pour accepter une proposition...

—M. Laclos m'a déjà dit assez nettement sa pensée à ce sujet, dit le docteur d'un air un peu

piqué ; il veut à toute force jeter un défi à ces imbéciles paysans et s'en retourner à pied avec mademoiselle.

—Ce serait une imprudence impardonnable ! dit Mme de Francheville avec un air d'inquiétude véritable. Je comprends que M. Justin, téméraire et résolu comme le sont d'ordinaire les jeunes gens, trouve une sorte de plaisir à chercher le danger ; mais cela ne lui est permis qu'autant qu'il est seul à l'affronter. Quel que soit son zèle pour éloigner de Mlle Laclos toute injure il vaudrait mieux ne pas l'exposer à en recevoir.

On voit que Mme de Francheville avec son instinct de femme avait adroitement évité l'écueil contre lequel avait échoué le docteur un moment auparavant tout se réunissait pour la rendre irrésistible dans ses instances. Aussi Justin, remis enfin de son trouble, répondit-il d'une voix un peu altérée et tremblante ;

—Recevez mes remerciements, madame, pour tant de bontés ; mais il me semble que vous devez avoir toujours raison. Si donc la crainte de vous gêner en acceptant les places que vous voulez bien nous offrir dans votre voiture...

—Oh ! que cela ne vous inquiète pas, dit étourdiment Eulalie ; il n'y a en effet que quatre places dans la voiture, et l'une d'elles est déjà occupée par ma tante ; mais j'avais un projet que je puis maintenant mettre à exécution : je désirais prier notre cher docteur de faire une visite à ce malheureux qui a été victime de l'accident, afin qu'il s'assure par lui-même de la gravité de cette blessure dont on fait tant de bruit ; nous le reprendrons en passant. Vous ne voyez aucun inconvénient à cet arrangement, n'est-ce pas, Neuilhac ?

Le docteur, dont cet arrangement déconcertait sans doute quelque projet secret, jeta un regard suppliant sur Mme de Francheville. Celle-ci détourna la tête avec malice.

—Aucun, madame, répondit enfin le pauvre docteur ; mon devoir doit passer avant mes plaisirs.

Justin voulut lui adresser quelques excuses, mais Mme de Francheville ne lui en laissa pas le temps et elle dit gaîment.

—Allons, messieurs, je suis enchantée de vous voir si dociles l'un et l'autre, et je vous en remercie ; donnez la main à mademoiselle jusqu'à la voiture, docteur ; nous vous devons cette compensation. Et vous, monsieur Laclos, continua-t-elle s'adressant à Justin, puisque vous voulez bien être mon chevalier pendant quelques instants, j'attends que vous en remplissiez les devoirs.

En même temps elle posa familièrement son bras sur celui de Justin, comme pour l'engager à la conduire jusqu'à la voiture. Cette légère faveur, que la position exceptionnelle du cavalier

rendait si naturelle, exalta la fierté de l'aveugle. Cette femme avait deviné toutes les petites susceptibilités, toutes les imperceptibles délicatesses du caractère de Justin. Dès le premier moment elle le traitait comme un homme du monde ordinaire, et en s'avançant vers la voiture, elle sembla se laisser conduire par lui plutôt que le conduire elle-même, Justin, de son côté, comprit toutes les nuances de cette merveilleuse intelligence de femme ; la joie, l'orgueil, l'espérance, rayonnaient sur son visage, et il dit à son aimable guide avec une profonde émotion :

— Oh ! madame, vous devez être bien belle.

Mme de Francheville ne répondit pas d'abord à cette galanterie, où se peignait la pensée naïve d'un aveugle de naissance, qui confond assez volontiers la beauté physique avec la beauté morale. Elle tourna la tête pour regarder le docteur, qui avait offert son bras à Zoé, puis elle reprit l'air distrait :

— J'espérais, monsieur Justin, que vous seriez moins flatteur que bien d'autres : Mais qui vous fait supposer que je suis belle ?

— D'abord votre voix, divine et puis... je ne sais pourquoi, mais il me semble que vous devez réunir toutes les perfections.

— Si vous vous trompiez !

— Oh ! je ne me trompe pas ! dit l'aveugle avec l'accent d'une conviction profonde.

En ce moment les deux couples furent séparés, soit hasard, soit volonté de l'un de ceux qui marchaient les derniers., Zoé et son cavalier avaient donné, on ne sait comment, dans une troupe de ces badauds, qui, le nez au vent et la bouche béante, regardaient la voiture où Mme de Francheville et Justin venaient de monter, sans s'apercevoir que l'autre couple était loin derrière eux. Cet incident laissa isolés, pendant une minute environ, les deux jeunes gens, et le docteur en profita pour dire à voix basse et rapidement à Zoé :

— Excusez ma hardiesse ; mais depuis plusieurs jours je cherche avec ardeur l'occasion de vous parler en secret, et si vous étiez assez bonne...

— Je vous ai deviné, monsieur, répondit la jeune fille avec la même vivacité, et cette occasion je l'ai désirée comme vous.

Un vif étonnement se peignit sur les traits de Victor Neuilhac, qui se méprit peut-être sur le sens de cette naïve réponse. Mais il était trop présomptueux pour réfléchir, et trop habile pour ne pas poursuivre vivement ce qu'il regardait comme un avantage.

— Et bien, mademoiselle, si vous voulez me désigner un endroit où demain...

— Oui, monsieur, répondit Zoé avec précipitation ; demain à midi, à la table des moisson-

neurs ; c'est un monument antique situé à deux cents pas de Grandpré ; tout le monde pourra vous l'indiquer. Si nous étions plus rapprochés de la maison, mon frère pourrait se douter de notre entrevue.

— Oh ! merci, merci ; j'y serai.

Ils se turent, car ils étaient arrivés près de la voiture, et le docteur avait remarqué un regard de défiance attaché sur lui par Mme de Francheville au moment où cette conversation finissait. Il donna la main à Zoé pour l'aider à monter en voiture, salua, et fit signe au cocher qu'il pouvait partir.

— A revoir, docteur, et sans rancune, dit Mme de Francheville d'un ton de douce moquerie en passant la tête à la portière au moment où la voiture partait au galop.

— Pauvre jalouse ! dit Victor Neuilhac en ricanant, elle croit m'avoir donné une leçon !

Puis arrêtant le premier paysan venu, il se fit conduire à la chaumière du Cuirassier.

IV.

A quelques portées de fusil seulement de Grandpré, sur le bord d'une onde couverte de genets et de bruyères, était un de ces monuments grossiers de la superstition gauloise que l'on rencontre assez fréquemment dans les campagnes les plus désertes de certaines vieilles provinces. Il se composait d'une énorme pierre de granit posée horizontalement sur deux autres pierres plus petites de manière à former une sorte de table élevée environ d'un pied et demi au-dessus du sol ; c'était donc réellement un des *dolmen* celtiques dont la véritable destination est peut-être encore inconnue. Il était recouvert d'une couche spongieuse de mousse et de lichens, sous laquelle avaient disparu les aspérités primitives de ce bloc fruste et irrégulier. N'eût été la tradition bien avérée qui attribuait sa formation à des races éteintes depuis bien des siècles, on eût pu le prendre, comme nous l'avons dit, pour une table gigantesque destinée à servir aux repas champêtres d'une horde de travailleurs au temps de la moisson, et c'était de là que lui venait le nom de *table des moissonneurs* qu'on lui avait donné dans le pays.

Quelques arbres sauvages avaient poussé sans culture à l'entour et formaient un petit bouquet de bois qui couvrait le monument d'une ombre épaisse et délicieuse pendant les chaleurs. Des touffes d'yébles et de prunelliers s'élevaient, sans le masquer, au-dessus des ajoncs de la lande ; c'était un endroit charman', et l'on pouvait parfaitement voir de là tout ce qui se passait à Grandpré, dont on n'était séparé que par un terrain vague et quelques buissons.

Zoé venait quelquefois s'asseoir sur la pierre gauloise, un livre à la main, et elle affectionnait particulièrement ce petit bocage ; elle était là en quelque sorte sous la protection de son frère et des personnes de sa maison, et c'était peut-être cette considération qui lui avait fait choisir cet endroit de préférence à tout autre pour son entrevue avec le jeune docteur, car elle y trouvait à la fois deux conditions importantes, la solitude et la sécurité.

Bien avant l'heure qu'elle avait fixée, Victor Neuilhac, en costume simple de chasseur et un fusil à la main, afin de ne pas donner de soupçons à ceux qui eussent pu le rencontrer, s'était glissé mystérieusement vers la Table-de-Moissonneurs, et là, assis sur la masse des granit, il attendait en silence si non avec patience l'exécution de la promesse qu'il avait eu si peu de peine à obtenir. Son regard ne quitta pas un instant la porte par laquelle il s'attendait à voir sortir la jeune fille ; mais, soit qu'il eût devancé de beaucoup l'heure du rendez-vous, soit que peut-être Zoé eût compris l'imprudenc de sa démarche, la jeune fille ne venait pas. Le soleil était au zénith : c'était le moment où la chaleur force les travailleurs d'interrompre leur ouvrage, et la campagne était déserte. Cependant, personne ne paraissait du côté de la maison, qu'on eût dit abandonnée.

Serais-je joué ? murmura le chasseur avec dépit. Ma foi, cela serait bien possible, car j'en suis encore à comprendre comment cette jeune campagnarde, qui paraît si modeste, m'a ainsi jeté à la tête un rendez-vous que j'osais à peine demander. Il faut, pardieu, que les femmes de ce pays soient naïves ou bien malicieuses ! Qui sait ? elle est peut-être là bas derrière les rideaux de l'une de ces fenêtres à rire de ma mystification, et c'est pour en jouir pleinement qu'elle m'a désigné un endroit si rapproché de sa maison ; elle n'a pas même voulu avoir à se déranger pour se moquer de moi. Oh ! non, non, cela n'est pas possible ! elle avait un air de candeur !... Il faut qu'il y ait dans tout ceci quelque chose que je ne comprends pas encore et qu'elle m'expliquera peut-être. Attendons.

Il se promena un moment avec une résignation forcée dans le petit bocage ; mais bientôt, bannissant même toute prudence, il monta sur la pierre druidique afin d'observer avec plus de facilité ce qui se passait du côté de la maison. Mais à peine occupait-il ce poste depuis quelques minutes que l'une des fenêtres sur lesquelles il tenait toujours son regard attaché s'ouvrit furtivement et on agita avec rapidité un mouchoir blanc. Victor comprit sans doute ce que l'on voulait lui dire et sauta à bas du monument en murmurant d'un air moqueur.

—Non, non, ma petite prude, je ne vous compromettrai pas davantage en montrant, ainsi, d'autant plus que j'ai mes raisons pour cela. Mais hâtez-vous, ou bien, quoi qu'il en doive arriver, je ne répons plus de rien !

Comme il achevait ces mots, quelqu'un sortit enfin de la maison, et le docteur put parfaitement reconnaître Mlle Laclos qui, munie de son ombrelle et d'un livre, se dirigeait de son côté. Elle marchait d'abord lentement et se retournait par intervalles comme pour s'assurer qu'elle n'était pas suivie ; mais quand elle fut à quelque distance de l'habitation, elle bondit avec la légèreté d'un jeune faon ; et, prenant sa course, elle arriva tout d'un trait à la Table des Moissonneurs.

Victor fit quelques pas au-devant d'elle et lui dit avec chaleur.

—Aimable enfant ! que vous êtes bonne de vous être souvenue de votre promesse !

La jeune fille, toute rose et mise hors d'haleine par cette course rapide, se laissa conduire à la pierre monumentale où elle s'assit ; puis elle se leva avec une confusion charmante en baissant les yeux.

—Pardonnez moi, monsieur, de vous avoir fait attendre ; je voyais bien de la fenêtre que vous vous impatientiez ; mais je ne pouvais quitter mon frère ; j'écrivais sous sa dictée à notre meilleur ami, notre précepteur, M. Sandobats, vous l'avouerez ? continua-t-elle avec un air d'embaras encore, depuis hier il m'est venu dans l'esprit que cette démarche à laquelle je m'étais engagée dans un moment d'irréflexion n'était peut-être pas très convenable ; s'il m'eût été possible de vous donner avis...

—Mademoiselle, dit Victor avec vivacité et d'un ton de reproche, comment pouvez-vous craindre de vous fier à un homme d'honneur ?

Le jeune fille retira sa main dont le docteur avait jugé à propos de s'emparer, et lui dit à voix basse la tranquillité de l'innocence :

—Aussi, monsieur, n'ai-je pas hésité à mettre en vous toute ma confiance, et je suis sûre qu'elle ne sera pas trompée.

Il devenait évident que chacun d'eux raisonnait dans un sens différent et dans un but opposé. Les dernières paroles de Zoé frappèrent le jeune médecin, et il commença à se douter que Mlle Laclos pouvait bien ne pas être venue à ce rendez-vous dans les mêmes intentions que lui. Dès que cette pensée fut entrée dans son esprit, il se tint sur la défensive et se montra réservé. Au contraire, avait repris plus de calme et d'assurance :

—Avant tout, monsieur, continua-t-elle, voudriez-vous bien me dire ce que vous pensez de l'état de ce pauvre homme que mon frère a blessé ?

se fier si malheureusement ? Est-il vrai qu'il y ait du danger pour sa vie ?

—Nullement, mademoiselle, répondit Victor, qui n'était pas venu à la Table-des-Moissonneurs pour parler médecine, pourvu qu'il soit sobre, je réponds de lui ; dans huit jours il sera guéri.

—Oh ! je n'attendais pas moins d'un homme dont la réputation d'habileté est si grande, dit la jeune fille d'un air d'admiration, et quand j'ai appris que vous étiez notre voisin j'ai retrouvé l'espérance, que j'avais depuis longtemps perdue ?

Toutes ces flatteries achevèrent de désenchanter le pauvre Neuilhac ; malgré son aplomb d'homme du monde, il avait réellement un air fort ridicule en ce moment ; mais Zoé était trop candide et trop préoccupée d'une pensée intime pour remarquer son embarras.

—Eh bien, docteur, dit-elle avec finesse, vous conviendrez que je vous avais deviné ?

—En êtes-vous bien sûre, mademoiselle ?

—Vos démarches depuis que vous êtes arrivé à la Pommerie pouvaient-elles me laisser un doute à cet égard ? Votre attention à regarder mon frère la première fois que nous vous avons rencontré à bas, près du moulin ; la visite que, sur votre demande, sans doute, Mme de Francheville a bien voulu nous faire, à nous, pauvres campagnards, comme si une grande dame parisienne eût pu trouver quelque agrément dans notre société ; votre assuidité à vous trouver sur notre chemin chaque fois que nous sortions, tout cela ne prouvait-il pas que vous cherchiez à nous parler, mais que l'antipathie bien connue de Justin pour les médecins vous empêchait de venir à nous sans être invité ? N'était-il donc pas probable que vous aviez reconnu dans la société de mon frère un cas curieux à observer, guérissable, peut-être, et que, dans votre amour pour la science et pour l'humanité, vous vouliez vous rapprocher de nous afin d'essayer cette cure difficile ? Oh ! si cela était, docteur, je deviendrais folle de joie ! Voyons, ne me trompez pas, et je sais que vous ne pouvez vous tromper vous-même : dites, ne restait-il aucun moyen de rendre la vue à mon frère ?

—Mademoiselle, je n'oserais affirmer... Je ne puis être sûr...

—Oh ! je le comprends, vous ne voulez pas me donner une espérance qui pourrait ne pas se réaliser, dit la jeune fille avec chaleur et les larmes aux yeux ; mais dites-moi du moins qu'il n'y a pas impossibilité absolue, dites-moi qu'il y a une seule chance de succès ! On vous a dit vrai lorsqu'on vous a annoncé l'aversion de Justin pour une science qui est restée impuissante jusqu'à ce jour ; mais nous ferons tous les deux une ligne contre lui. Je me charge, s'il le faut, d'exécuter, malgré lui, les ordres que vous m'aurez donnés. D'ailleurs, je le supplierai tant qu'il ne

pourra nous refuser ; il prendra confiance en vous. Mais de grâce, docteur, dites-moi si vous croyez que la science humaine puisse encore guérir le pauvre aveugle ?

En parlant ainsi, elle attachait son regard plein d'angoisse sur Victor. Celui-ci semblait hésiter ; deux fois il voulut répondre, et deux fois il garda le silence. Enfin pourtant il prit son parti, et il dit à voix basse :

—Peut-être, mademoiselle !

Zoé dans son enthousiasme se leva brusquement.

—Monsieur, que Dieu vous récompense pour tout le bonheur que me donne cette précieuse parole ! s'écria-t-elle. Quoi ! mon pauvre frère ne serait plus comme une exception au milieu des autres créatures ? Il verrait le ciel, la nature, les hommes ! oh ! essayez cette guérison, monsieur ; vous réussirez sans doute, car, je le sais, vous avez déjà fait presque des miracles dans votre art ; et quand le succès aura couronné vos efforts, quand Justin aura recouvré la lumière, lui et moi nous vous aimerons, nous vous vénèrerons comme notre bienfaiteur, et notre pauvre mère, qui est morte avec l'horrible pensée que son fils chéri était condamné à des ténèbres éternelles, vous bénira du haut du ciel, monsieur.

Cette exaltation augmenta encore le malaise du docteur. Une rougeur involontaire colora son visage. Il força doucement Zoé de se rasseoir, et il lui dit d'un ton froid :

—J'ai regret, mademoiselle, de détruire des rêves si beaux ; mais il serait cruel d'entretenir dans votre cœur des illusions qui pourraient être bientôt brisées. Je vous dois la vérité avant tout. L'état de votre frère est grave, si grave même qu'il y a peut-être de la folie à tenter une pareille guérison.

—Il n'y a donc plus d'espérance ?

—Je ne dis pas tout-à-fait cela ; mais cette espérance est si fragile que ce serait un grand malheur de baser sur elle de grands projets d'avenir. Cependant pour vouloir vous garantir un succès, qui, dans ma conscience, est plus que douteux, je ferai cet essai que vous désirez avec tant d'ardeur, mais à une condition.

—Parlez, monsieur, dit la jeune fille avec empressement.

—Cette condition, c'est que vous voudrez bien me garder le secret, dit le docteur avec une sorte de honte. Vous sentez que si je ne réussissais pas...

—Oui, oui, je comprends, dit Zoé avec un léger sourire ; mais sera-t-il nécessaire que Justin soit averti ?

—Je n'en sais rien encore, mademoiselle ; il faut avant tout que je voie votre frère plus souvent et surtout de plus près que je n'ai pu le faire jus-

qu'ici, et pour cela il faudra que vous tentiez de vaincre l'aversion que le monde lui inspire ; il faudra venir vous-même à la Pommerie avec lui. Je l'étudierai, je l'examinerai sans qu'il s'en doute, et au besoin nous lui déclarerons nos projets ; mais d'ici-là ce secret restera entre nous deux. Seulement, continua-t-il en baissant la voix avec embarras, si vous avez la bonté de m'accorder parfois des entretiens particuliers comme aujourd'hui, nous pourrions causer de lui, des symptômes qu'il éprouve ; nous ferons à son insu quelques expériences dont vous me communiquerez le résultat, et si ces expériences réussissent, si la célérité est réellement guérissable... Vient-il quelquefois ici, M. Justin ?

— Oh ! rarement, monsieur, et d'ailleurs à moins qu'il ne prenne par les lardes, il est facile de le voir de loin.

— Eh bien ! si vous le permettez, je viendrai quelquefois vous surprendre ici, puisque c'est un endroit que vous préférez ; mais jusqu'à ce que je me sois assuré qu'il existe des chances suffisantes de succès, souvenez-vous, je vous supplie, de nos conventions ; pas un mot à votre frère, pas un mot à Mme de Francheville, que vous devez, m'a-t-on dit, visiter quelquefois. Elle est ma cliente, ajouta-t-il avec intention, et je crains...

— Il suffit, monsieur, dit Zoé avec hésitation, car il y avait dans tous ces arrangements quelque chose de mystérieux dont elle se défait par instinct. Puisque vous mettez à ce prix les soins que vous devez donner à mon frère, soyez assuré que votre secret sera bien gardé. Cependant je vous demanderai une exception en faveur de notre bon vieil ami, M. Sandons, pour qui nous n'aurons rien de caché. Retenu par une maladie, il ne pourra être ici avant un mois peut-être ; mais quand il sera de retour...

— Oh ! d'ici là j'aurai une opinion bien établie sur l'état de votre frère, dit vivement le docteur, et vous serez maîtresse de mettre votre ami dans la confiance. Mais, mademoiselle, continua-t-il en fixant sur elle un regard pénétrant, vous ne m'avez pas parlé de la récompense à laquelle j'aurais droit d'aspirer si le succès venait couronner mes efforts, et peut-être pourrais-je vous paraître trop ambitieux dans mes prétentions.

— Une récompense ! répéta la jeune fille avec exaltation ; oh ! ne craignez pas de demander trop ! Regardez, continua-t-elle en désignant la campagne, tout ce que vous voyez de ce côté ces belles prairies, ces fermes, cette forêt, tout cela est à nous, et tout cela appartiendrait à celui qui aurait élevé mon malheureux frère au niveau des autres hommes en lui rendant la vue ! Nous ne lui demanderions plus que d'être ses fermiers, nous lui abandonnerions avec joie toute cette fortune qui est notre aujourd'hui, et nous croirions

encore lui devoir une reconnaissance, un dévouement, une affection...

— Vous ne me comprenez pas, mademoiselle, et c'est mal reconnaître mon zèle que de chercher à l'exciter par de pompeuses considérations de fortune et d'intérêt. La récompense à laquelle j'aspire est plus digne de vous et de moi.

— Zoé ! s'écria une voix forte à quelque distance.

La jeune fille tressaillit.

— C'est Justin ! dit-elle tout bas. Eloignez-vous sans bruit. Peut-être...

— Zoé ! répéta la voix qui se rapprochait, avec qui donc cause-tu là bas ? il m'a semblé que tu n'étais pas seule.

V.

.....

La riche habitation de la Pommerie que Mme de Francheville occupait depuis quelque temps, n'était pas à beaucoup près aussi agréable par sa situation que celle de Grandpré, bien que par sa grandeur et ses dépendances elle valût près du double. C'était un vaste édifice, vieux et sombre, perdu entre cour et jardin, au milieu de maronniers gigantesques qui empêchaient de le voir à quelque distance et qui devaient intercepter à ceux qui l'habitaient la vue sur les campagnes environnantes. La vallée dont il occupait le fond était entourée de collines nues et stériles qui de tous côtés bornaient l'horizon. — C'était donc un séjour assez triste, et on ne concevrait pas qu'une femme habituée au bien-être et aux riantes images comme Mme de Francheville eût consenti à venir s'enterrer dans cette solitude, sans quelques motifs impérieux dont elle seule peut-être avait le secret.

Une route de quelque importance descendait en serpentant d'une des collines et venait passer devant la grille même de la Pommerie. C'était un avantage dans la position de cette maison isolée et silencieuse ; aussi avait-on cherché à le faire valoir en construisant sur le bord de ce chemin, de chaque côté de l'entrée principale, deux pavillons assez élégants, l'un à l'usage du jardinier. L'autre, un peu plus grand destiné à servir de belvédère ou même d'habitation en cas de besoin. Là du moins on avait un peu plus d'air et de lumière que sous le dôme de feuillage qui étouffait l'édifice principal. C'était ce pavillon qu'occupait l'intendant de Mme de Francheville en l'absence de la maîtresse de ce domaine, c'est à-dire presque toujours.

Or, un mois environ après les événements qui nous ont occupés jusqu'ici, un voyageur à cheval suivait, vers le milieu du jour, le chemin dont nous venons de parler et se dirigeait lentement vers la Pommerie. C'était un vieillard faible et pâle, qui semblait avoir à peine la force

do se soutenir sur son cheval. Malgré la chaleur de la saison, il était enveloppé dans un grand manteau de drap, humide encore de la pluie qui était tombée pendant toute la matinée, et quand ce manteau s'entr'ouvrait par hasard on pouvait apercevoir le costume simple et convenable d'un bourgeois aisé et le ruban rouge de la Légion-d'Honneur. Cependant, quoique rien dans cet étranger ne pût faire supposer la misère, on éprouvait à le voir un sentiment de pitié. Évidemment c'était un homme malade, voyageant pour quelque affaire du plus haut intérêt. Ses traits, naturellement calmes et bienveillants, étaient altérés par une souffrance physique, peut-être bien antérieure à la circonstance présente, mais qui ne s'était jamais réveillée plus forte qu'en ce moment. Sa tête se penchait à droite et à gauche avec abattement, et parfois il laissait échapper la bride de son cheval, comme si ses mains n'avaient plus eu la force de la soutenir.

Le cheval qu'il montait était trop épuisé de fatigue pour abuser de la faiblesse de son conducteur. Soit que le vieillard, avec son lourd équipage et son énorme valise excédât la charge ordinaire, soit que la traite eût été longue depuis la matin, dans des chemins mal entretenus, toujours est-il que le pauvre animal était rendu ; il s'arrêtait de temps en temps, comme s'il se fut senti incapable d'aller plus loin, et c'était à grand-peine que le cavalier parvenait à lui faire continuer sa route. Enfin, arrivé à une centaine de pas de la Pommerie, il s'arrêta encore, et cette fois son maître ne chercha pas même à le pousser de l'épéron car il comprenait bien que ces haltes venaient d'une impuissance complète et non de la mauvaise volonté de sa monture. Il jeta autour de lui un regard inquiet et dit avec un profond abattement :

—Allons ! il faut se résigner ; je m'arrêterai quelques instants à la Pommerie, puisque je ne puis faire autrement. M'arrêter ! quand je suis si près du terme de mon voyage ! quand une minute de retard peut m'empêcher d'arriver à temps pour prévenir de grands malheurs.

En parlant ainsi il était descendu péniblement de son cheval, qui soulagé d'autant, ne refusa pas de se mouvoir. L'étranger le prit par la bride et s'avança lentement vers l'habitation.

Arrivé à la grande porte, le vieillard parut surpris de trouver fermée la grille extérieure. Cette circonstance, légère en apparence, le projeta dans de nouvelles hésitations. Il réfléchit une demi-minute environ avant de sonner, et dans cet intervalle une courte conversation qui avait lieu dans l'intérieur du pavillon réservé, se fit entendre au-dessus de sa tête.

—Ma tante, demanda une voix douce et in-

quiète, je viens d'entendre du bruit ! n'est-ce pas lui qui rentre enfin ?

—Eh ! non, ma chère, répondit une autre voix grondeuse et désagréable ; vous savez qu'il est sorti à pied, et la personne qui vient d'arriver est à cheval.

Bien que ces deux voix fussent également inconnues au voyageur, la nécessité où il se trouvait ne lui permettait pas de passer outre, et au risque d'un mauvais accueil, il se décida à sonner. Presque au même instant un domestique en livrée vint ouvrir la grille.

—M. Flechet, l'intendant, est-il à la Pommerie ? demanda le vieillard un peu embarrassé à la vue de ce nouveau visage.

—Non, monsieur, répondit le domestique ; M. l'intendant, depuis l'arrivée de madame, est allé loger chez le notaire, à Saint-Florent.

—Quoi ! dit l'étranger avec le plus grand étonnement, les maîtres de la Pommerie seraient-ils ici ?

—Depuis plus d'un mois, monsieur.

Une véritable consternation se peignit sur les traits malades de l'inconnu. Il se retourna comme pour s'éloigner ; puis, revenant encore, il dit au domestique qui attendait en silence :

—Eh bien, mon ami, si madame de Francheville est ici, voudriez-vous lui dire qu'un ami, une connaissance de son intendant, sollicite la faveur de se reposer un moment dans la maison. J'ai encore du chemin à faire, et mon cheval est aussi faible et aussi fatigué que moi.

Le domestique allait s'éloigner pour transmettre cette demande à sa maîtresse, mais il n'en eut pas le temps. Une jeune femme, pâle et souffrante, en élégant négligé et la tête nue, était debout sur le petit perron qui conduisait à l'un des pavillons et avait tout entendu. C'était Mme de Francheville.

—Monsieur, dit-elle à l'étranger d'un air gracieux, bien que M. Flechet ne soit pas ici, vous n'en êtes pas moins le bien-venu dans cette maison. Hubert, continua-t-elle en s'adressant au domestique, donnez l'ordre qu'on prépare une chambre et conduisez le cheval à l'écurie.

Le vieillard remercia avec politesse et remit à Hubert la bride du cheval et son lourd manteau de voyage.

—En attendant que votre chambre soit prête, monsieur, reprit Mme de Francheville, vendriez-vous me faire l'honneur de vous reposer un moment dans ce pavillon ? Vous semblez bien fatigué !

Le vieillard ne pouvait refuser l'invitation d'une si aimable hôtesse : il se mit donc en devoir de monter les marches du perron pour arriver jusqu'à elle ; mais là ses forces le trahirent, et il fut obligé de s'appuyer contre la balustrade de bronze, après avoir fait un pas.—

Eulalie, avec sa bonté ordinaire, s'élança pour le soutenir, et, toute frêle qu'elle était elle-même, elle lui servit d'appui jusqu'à la porte du pavillon. L'étranger semblait confus de tant de complaisance.

—Recevez mes remerciements, madame, reprit-il d'une ton affectueux en faisant un effort afin de n'être pas trop lourd au bras délicat qui le soutenait ; mais ce n'est pas impunément qu'un vieillard de 70 ans a pu faire trente lieues à cheval et d'une seule traite, alors qu'il n'était pas encore remis d'une longue et grave maladie.

—Il a fallu, monsieur, un motif bien sérieux pour vous décider à un pareil voyage ?

—Oh ! oui, bien sérieux en effet, madame !

Ils entrèrent dans une charmante pièce toute tendue en étoffe de couleur fraîche et gaie.— Quelques chaises et un guéridon en laque de Chine formaient tout le mobilier de cette espèce de boudoir, avec un petit lit de repos sur lequel était sans doute assise Mme de Francheville un moment auparavant. Près de la fenêtre, couvert d'un rideau blanc qui tempérait un peu l'éclat du jour, était la vieille demoiselle de la Pommerie, travaillant à un ouvrage de femme. Elle se leva en rechignant, à la vue de l'étranger, et elle sembla interroger sa nièce du regard, comme pour lui demander à quoi elle pensait d'introduire ainsi un inconnu dans son intimité.

Mais Eulalie, sans paraître s'apercevoir de la mauvaise humeur de la vieille fille, fit asseoir l'étranger sur le lit de repos, et elle se plaça sur une chaise à quelques pas.

—Veuillez attendre un moment, reprit elle avec douceur ; j'espère que vous n'aurez point à regretter l'absence de M. Fléchet pour les soins et les égards que l'on aura de vous ici.

—Un peu de repos, madame, voilà ce que j'ose réclamer de votre obligeante hospitalité.

Il s'ensuivit un moment de silence. Mme de Francheville examinait l'étranger avec trop d'attention pour qu'elle n'eût pas quelque motif secret dans ce minutieux examen.

—Monsieur, reprit-elle enfin, vous paraissez si souffrant qu'il n'y a pas d'indiscrétion peut-être à vous demander si votre voyage doit être long encore ?

—Nullement, madame ; la force m'a manqué au moment où j'allais atteindre le but. Il n'y a qu'une lieue à peine d'ici à Grandpré où je me rendais.

Ainsi donc, monsieur, dit Eulalie avec un sourire de satisfaction, je ne m'étais pas trompée dans les espérances que votre vue seule m'avait fait concevoir ; c'est bien M. Sandons que j'ai l'honneur de recevoir chez moi.

—Quoi ! vous savez mon nom, madame ? demanda le vieillard en levant la tête.

—M. Sandons ! répéta la vieille fille en écartant les yeux rouges pour mieux regarder l'hôte de sa nièce. Monsieur est le précepteur de l'aveugle et de...

—Oui mademoiselle, dit M. Sandons avec étonnement. Mais puis-je savoir comment il se fait...

—Que nous sachions votre nom ? reprit Eulalie. Oh ! monsieur, nous savons encore de vous bien d'autres choses, et ce que nous savons me rend fière et heureuse d'avoir pu recevoir chez moi l'homme le plus honnête, le plus dévoué, le plus estimable.

—Madame, dit Sandons avec douceur en s'inclinant, ce n'est pas répondre.

—Eh bien ! je ne chercherai pas, dans l'état de fatigue où vous êtes, à vous faire deviner des énigmes, et je vous dirai en deux mots ce que nous sommes bien souvent entretenus de vous avec nos petits voisins, M. et Mlle Laclos. On m'avait parlé vaguement de votre retour prochain et...

—Ces chers enfants viennent dont ici quelquefois ? demanda le vieillard d'un air pensif.

—Oh ! souvent, monsieur ; surtout ce bon Justin. Je l'ai même fait prier de me rendre visite aujourd'hui, et dans quelques instants peut-être il sera ici.

—C'était lui peut-être que vous attendiez tout à l'heure, demanda M. Sandons en regardant fixement la jeune femme ; au moment où j'allais sonner la grille, j'ai entendu...

Cette allusion un peu délicate sans doute fit rougir Mme de Francheville et elle se hâta de répondre :

—Oh ! non, non, monsieur. C'était une personne.

M. Sandons appuya un moment son front sur sa main et reprit d'un ton triste et pénétrant :

—Eh bien ! madame, puisque vous voyez quelquefois mes chers pupilles, peut-être pourriez-vous faire cesser une inquiétude qui est pour moitié dans les souffrances que j'éprouve.— Avant-hier seulement après un long silence, j'ai reçu de Zoé une lettre qui ne contient que quelques mots, mais dont le sens est des plus alarmants. Mlle Laclos me supplie instamment de partir aussitôt après la lecture de sa lettre. Un malheur inévitable, me dit-elle, les menace, elle et son frère, et ma présence seule peut en atténuer l'effet. Vous savez assez sans doute, madame, l'affection que je porte à ces deux pauvres enfants pour croire que je n'ai pas hésité un moment, malgré mon état de faiblesse et de maladie. Depuis que j'ai reçu cette fatale lettre, j'éprouve une mortelle impatience, et si vous saviez quelque chose sur ce malheur dont on me parle, je vous supplie, madame au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré, de me le dire.

—Un malheur dit Mme de Francheville stupéfaite ; je puis affirmer que je ne sais rien de tout ceci. et je ne comprends pas. . .

—Eh ! mais, je sais de quoi il s'agit, moi ! dit Mlle de la Pommerie en quittant son ouvrage ; la petite a voulu parler des querelles de son frère avec les paysans du pays.

—Des querelles, dites-vous ! on ne m'a rien écrit à ce sujet.

—Oh ! c'est certainement de cela qu'il s'agit, reprit la vieille fille, qui se laissait aller volontiers au plaisir de bavarder ; il n'est question que de cela dans le voisinage. Imaginez-vous qu'il y a quelque temps ce M. Lacroix a eu le tort de donner un mauvais coup à un mendiant. Il paraît que dès l'abord la blessure n'était pas grand'chose, au dire du docteur Neuilhac qui s'y connaît.

—Abrégez, abrégez ma tante, dit Mme de Francheville à voix basse ; M. Sandons est déjà bien fatigué.

—Alors contez vous-même, dit la demoiselle d'un ton d'humeur.

—Mais, ma tante, je ne connais pas les détails de cette affaire.

—Laissez-la donc raconter à ceux qui le savent, dit Mlle de la Pommerie avec aigreur. Je vous ai dit bien des fois, ma chère nièce, . . . Mais je ne veux pas abuser de la patience de monsieur, et je reviens à mon histoire. Cette blessure n'était donc rien dans le commencement, et on pouvait la guérir ; mais qu'a fait ce misérable Cuirassier ? Vous connaissez sans doute cet homme, monsieur.

Sandons s'inclina en signe d'assentiment.

—Le Cuirassier donc était en voie de guérison et tout promettait d'aller pour le mieux, lorsque le drôle qui, dit on, est le plus grand ivrogne de la commune, s'est mis à s'enivrer tous les jours, avec l'argent que lui envoyait pour ses besoins Mlle Lacroix ; si bien que depuis quelque temps son état a empiré, sa blessure s'est rouverte, et au moment où nous nous trouvons on désespère de sa vie.

—Pardon, mademoiselle, interrompit Sandons avec impatience à peine contenue, mais je ne vois pas encore quel rapport cet événement peut avoir avec la lettre. . .

—Eh ! vous ne voyez pas, dit la vieille fille en pinçant les lèvres, que cet événement a exaspéré tous les imbéciles de ce pays. et ils sont nombreux, contre vos deux étourdis de pupilles ; nous avons eu déjà, assez de peine à les tirer des mains de ces lourdauds une fois, à Saint-Florent, et nous nous sommes même exposés pour eux à de grands dangers, mais enfin nous ne pouvons pas être toujours là et batailler contre tout un pays pour les défendre. J'ai eu assez

peur pour une fois et . . . mais je reviens. Le bruit que le Cuirassier ne guérirait pas de sa blessure s'est répandu dans le voisinage, et que croiriez-vous qu'il est arrivé ?

—Je l'ignore, dit M. Sandons pâle d'inquiétude.

—Eh bien ! toutes les nuits, des gens qu'on ne connaît pas ou dont on ne sait pas les noms vont couper à coups de haches les arbres de Grandpré, ravagent les foins et les blés, tuent les bestiaux, et l'on dit même que tout récemment on a cherché à mettre le feu à une des granges ; si bien que les fermiers, épouvantés de tous ces ravages et des menaces qui leur sont parvenues qu'ils seraient ruinés de fond en comble s'ils ne quittaient pas les domaines de Grandpré, sont partis depuis plusieurs jours, laissant toute l'exploitation livrée aux malfaiteurs inconnus. Vous jugez dans quels embarras doivent se trouver les deux jeunes gens, avec un petit paysan et une paysanne pour domestiques, lorsqu'ils risquent peut-être d'être assassinés.

—Assassinés ! répéta Mme de Francheville avec terreur. On vous aura exagéré les événements, ma tante ! M. Justin ne m'a jamais parlé des dangers. . .

—Il avait défendu de vous en parler, dit Mlle de la Pommerie avec un sourire méchant ; il avait trop peur que vous lui défendissiez de venir seul ici, et comme il ne se déplaît pas à la Pommerie. . .

—Désormais, dit Eulalie avec inquiétude, je lui enverrai toujours la voiture et deux domestiques pour l'accompagner. Le bon jeune homme si juste, si généreux, si énergique ! Eh bien ! M. Sandons, voilà les malheurs qu'annonçait cette lettre de Zoé. Les aviez-vous cru aussi grands ?

—Ils sont grands, madame, mais ils sont réparables, et je vous avouerai que j'avais craint d'abord qu'ils ne le fussent pas. Maintenant j'espère que dans quelques jours, si Dieu veut bien m'accorder un peu de force et de santé, toutes ces déplorables querelles s'arrangeront pour le mieux.

—Et si je puis vous être utile en quelque chose dans cette pacification, dit Mme de Francheville avec grâce, ne m'épargnez pas monsieur Sandons. Comme vous je suis amie de M. Lacroix et de sa sœur, et j'ai le droit. . .

—Les voici ! dit tout à coup Mlle de la Pommerie qui s'était mise à la fenêtre.

Et au même instant on entendit sonner à la cloche de la grande grille.

—Qui donc, ma tante ?

—M. Justin et le docteur Neuilhac.

—Ensemble ?

—Oui, ensemble.

Mme de Francheville sembla désagréablement affectée de cette circonstance, mais avant qu'elle eût le temps de réfléchir, les deux jeunes gens entrèrent dans le pavillon. Justin était en costume de chasse, le fusil à la main. M. Sandons se leva et fit quelques pas, mais tous les deux le saluèrent en silence ; Justin ne le reconnaissait pas encore.

—Je vous remercie, monsieur Justin, de n'avoir pas oublié mon invitation, dit Mme de Francheville ; quant à M. Neuilhac, continuait-elle en fixant un regard pénétrant sur le docteur, je ne suis plus étonnée qu'il délaisse un malade si son ardeur pour la chasse l'entraîne jusqu'à Grandpré.

—Ne le grondez pas, madame, dit Justin ; car aujourd'hui il a trouvé dans ses excursions une occasion de me rendre service.

—Un service ?

—Oh ! rien, dit le docteur avec négligence ; un misérable paysan qui suivait M. Justin en vociférant des injures contre lui. Je l'ai châtié comme il le méritait.

—Et je vous en remercie, docteur, reprit Mme de Francheville qui semblait un peu rassérénée par cette particularité si simple en apparence. Du reste, l'agression dont M. Laclos a été l'objet prouve que les craintes dont je causais tout à l'heure avec un de ses plus chers amis ne sont que trop fondées.

—Un ami, madame ? dit l'aveugle en penchant la tête à droite et à gauche, comme cela lui arrivait parfois quand il se trouvait face à face avec une personne étrangère ; mais puis-je savoir.

Une main faible et tremblante se placa dans la sienne, Justin ne fit que l'effleurer, et ouvrant les bras, il s'écria avec une explosion de joie :

—Sandons ! vous ! vous ici ? Mon maître ! mon père ! mon bienfaiteur !

Sandons s'y précipita en pleurant et ils se tinrent un moment embrassés.

Tous les assistants étaient restés stupéfaits de cet instinct inexplicable qui, par le simple contact de la main, avait révélé au jeune aveugle la présence de son vieux précepteur. Mme de Francheville laissa passer les premiers transports, puis elle dit à Justin avec douceur :

—Je suis fâché, M. Laclos, de troubler la joie bien naturelle que vous éprouvez de revoir M. Sandons, mais je ne dois pas vous laisser ignorer que mon hôte est malade, épuisé de fatigue, et que c'est la nécessité de prendre un peu de repos qui nous a valu l'honneur de sa visite. Or, voici Hubert qui attend depuis une demi-heure que nous laissions aller notre cher malade pour le conduire à la chambre qui lui a été préparée.

—Oh ! madame, le plaisir de voir Justin sain et sauf me tient lieu de repos, dit Sandons avec bonté.

—Nous devons obéir aux ordres de Mme de Francheville, dit Justin avec soumission ; je lui demanderai seulement de vous accompagner jusqu'à votre chambre pour vous soutenir. Nous avons tant de choses à nous dire, n'est-ce pas, mon excellent père.

—Soit : mais prenez garde que votre affection ne prive votre ami de repos dont il a si grand besoin. Je vous attends dans quelques instants.

Justin se leva et prit le bras de M. Sandons pour le soutenir pendant le trajet qu'ils avaient à faire jusqu'au corps-de-logis principal. Mlle de la Pommerie était sortie du pavillon depuis quelques instants, et Neuilhac allait ainsi se trouver seul avec Eulalie. Il se leva et s'approcha de M. Sandons en offrant complaisamment de le soutenir de l'autre bras.

—Non, non, docteur, dit précipitamment Mme de Francheville, Hubert suffira avec M. Justin, et elle ajouta plus bas : — Restez. j'ai à vous parler.

Neuilhac regarda sortir le petit groupe de étrangers, et debout au milieu de la pièce il sembla hésiter un moment s'il ne devait pas les suivre. Son front était froncé, ses lèvres serrées.

—Victor ! murmura une voix suppliante près de lui.

Il fit un pas vers la porte.

—Victor ! répéta-t-on avec un accent plus pénétrant encore.

—Eh bien, soit : dit Victor avec colère en se jetant sur une chaise je ne puis supporter plus longtemps une pareille existence ; il faut que tout cela finisse ; parlez, madame ; je vous écoute.

VI.

Dans une des chambres les plus confortables de la Pommerie, Sandons avait été commodément établi sur un canapé moelleux. Un grand feu avait été allumé dans la cheminée pour sécher ses vêtements encore humides de pluie, et devant lui, sur un plateau d'argent, on avait placé tous les rafraîchissements qu'un zèle ingénieux avait cru convenables à sa position de santé.

Justin était assis près de lui, tout entier à la joie de se retrouver avec son vieux précepteur ; et, malgré les recommandations de Mme de Francheville, il ne semblait pas disposé à le quitter sitôt, d'autant moins que Sandons, dans son impatience de savoir ce qui s'était passé à Grandpré pendant son absence, employait tous les moyens pour le retenir. Cependant il n'avait fait encore aucune allusion à la lettre qui l'avait

déterminé à ce voyage fatigant et précipité ; il commençait à soupçonner que Justin pouvait très-bien ignorer le malheur dont parlait Zoé, et qu'il était plus prudent de chercher à pénétrer ce secret avec adresse.

—Justin, dit-il enfin à son pupille qui venait de lui raconter les persécutions dont il était l'objet de la part des paysans du voisinage, Justin, n'avez-vous pas à vous reprocher un peu de raideur et de sévérité envers ces hommes dont vous vous êtes fait d'implacables ennemis ? Avez-vous oublié la douceur et l'indulgence de votre bonne mère ? —Oh ! je me repens amèrement de vous avoir quitté. Quand je suis parti, vous étiez estimé, respecté si non aimé, et quand je reviens, après deux mois d'absence, vous m'apprenez vous-même que vos propriétés sont dévastées, que votre vie est menacée. Et qui sait quels malheurs vous atendent encore ? Justin, qu'avez-vous fait de cette vigilance, de cette sagacité, de cette activité que je vous ai connues autrefois ? Vous et votre jeune sœur vous êtes entourés de dangers et vous n'avez tenté aucun moyen pour vous en préserver ! Vous n'avez pas même songé à m'appeler plus tôt, moi qui par devoir et par affection serais venu à votre secours ?

Justin courba un moment la tête, comme accablé sous le poids de ces reproches qu'il sentait mérités.

—Mon cher précepteur, reprit-il avec un peu d'embarras, j'ai peut-être commis une grande faute en ne m'en rapportant qu'à moi du soin de faire cesser les dangers dont vous me parliez tout à l'heure, et surtout en me renfermant dans une coupable indolence qui m'étonne moi-même. Vous avez raison, je suis près de la ruine, et tel a été le trouble de mes idées depuis quelque temps que c'est vous le premier qui me faites comprendre qu'un abîme où je puis tomber est devant moi. Il est vrai que Zoé a voulu deux ou trois fois m'effrayer par de vagues soupçons.

—Zoé ! répéta Sandons, à qui ce nom donnait une transition toute naturelle pour en venir à ses fins, Zoé a donc conçu des inquiétudes plus sérieuses que les vôtres ?

—Oh ! vous savez combien cette pauvre enfant est timide, dit l'aveugle en souriant ; tout la tourmente, tout lui fait peur. C'est vainement que j'ai cherché à la rassurer. Je ne sais pourquoi elle est malade, agitée, et souvent je l'entends pleurer ..

—Et, dites-moi, Justin, reprit le vieillard en posant chacune de ces paroles, êtes-vous bien sûr que se soient vos querelles avec les gens du voisinage qui causent seules les chagrins de votre sœur ?

—Mais... je le crois ; à moins que quelque enfantillage...

—Eh bien ?

—Eh bien, reprit l'aveugle en se rapprochant d'un air confidentiel, je vous dirai entre nous, Sandons, que je crois que Zoé est jalouse.

—Jalouse ? répéta le vieillard, tout étourdi par cette expression ; jalouse ? et de quoi ?

—De ce que je viens ici tous les jours sans l'emmener avec moi ; elle fait tous ses efforts pour me retenir chaque fois que je sors ; elle me parle de dangers qui nous menacent ; elle pleure, elle se désole ; mais je vois bien que ce n'est pas la crainte que les gens du pays m'attaquent qui l'occupe le plus, car, excepté aujourd'hui que cet ivrogne de meunier m'a dit des injures de loin, on ne s'en est encore pris qu'à nos bois et à nos près. Elle a donc un autre motif pour que je reste à Grandpré, et ce motif, j'en suis sûr, c'est la jalousie.

—Mais enfin, mon cher pupille, de qui votre sœur pourrait-elle être jalouse ici ? je ne comprends pas.

—Eh bien ! eh bien ! dit Justin en baissant la voix et en se rapprochant encore du vieillard, je vous ferai une confidence entière, et cette confidence vous expliquera bien des choses qui jusqu'ici vous ont semblé incompréhensibles. Vous ne savez pas, Sandons, pourquoi depuis un mois je semble oublier que nos propriétés sont si gravement compromises, pourquoi je néglige cette pauvre Zoé, qui a pour moi une amitié si profonde, pourquoi enfin toutes mes affections, toutes mes facultés semblent anéanties à la fois ? c'est que depuis un mois je n'ai plus qu'une pensée, qu'une affection qui absorbe toutes les autres. c'est que... j'en ai douté bien longtemps, mais à présent je ne puis me tromper, c'est que... je suis amoureux !

—Amoureux ? vous ! s'écria Sandons.

—Et pourquoi pas ? Ne m'avez-vous pas donné vous-même, lorsque vous avez fait cette éducation dont je suis si fier, le sentiment de ma dignité personnelle ? Ne m'avez-vous pas dit que pour parvenir au niveau des autres hommes je devais me considérer dès l'abord comme leur égal ? Vous m'avez donc trompé ! Je suis donc réellement dans cette condition d'infériorité morale où me placent les préventions du vulgaire pour une femme et la lui faire partager ?

Le vieillard secoua la tête d'un air consterné ?

—Puis-je savoir au moins quelle est cette femme ? demanda-t-il.

—Vous la connaissez déjà... Mme de Francheville.

—Malheureux ! reprit Sandons en se laissant aller sur le canapé avec douleur ; vous aimez

Mme de Francheville? Mais au nom du ciel, qu'espérez-vous d'un pareil amour?

—Ce que j'espère! répéta l'aveugle avec enthousiasme; oh! vous ne savez pas combien cette femme est douce, bonne et belle entre toutes les femmes! Vous ne savez pas quels trésors de patience, de dévouement, de raison elle renferme dans son cœur! Dès la première fois que je me suis trouvé en sa présence, il y a eu dans tout mon être une révolution merveilleuse: je me suis senti plus grand, plus fier, plus intelligent! Tout ce que je connaissais de l'humanité m'avait heurté de sa pitié, froissé de son orgueil; elle seule, peut-être, a su descendre jusqu'à moi ou m'élever jusqu'à elle sans m'insulter, sans m'avilir... Que tous ceux qui m'ont été chers me le pardonnent, mais cette femme a plus fait pour mon bonheur que tout le reste de l'humanité.

Elle fait plus que vous, Sandons; plus que vous, qui pourtant m'avez comblé de tant de bienfaits en développant à la fois ma raison et mon cœur; plus que ma pauvre sœur, qui s'est dévouée à me servir; plus que ma bonne mère elle-même, dont j'occupais toutes les pensées sur la terre, et dont j'occupe sans doute toutes les prières au ciel! Enfin que vous dirai-je? D'abord mon âme était inondée d'admiration et de respect en présence de cette femme; j'éprouvais pour elle quelque chose de cette affection mystique que l'on ne ressent que pour Dieu; c'est elle qui a franchi l'espace; c'est elle qui s'est rapprochée de moi, qui m'a souri, qui m'a caressé de timides espérances, et j'ai fini par croire, Sandons, que, toute céleste, toute divine qu'elle est, elle pourrait aussi m'aimer comme je l'aime.

Sandons ne savait que répondre. Comment expliquer à cet aveugle, convaincu et obstiné, certaines nuances de sentiment, certaines différences sociales, qu'il n'avait jamais pu comprendre? Aussi fut-ce d'un ton de découragement et de pitié qu'il dit à son élève:

—J'ai toujours cherché, Justin, à vous prémunir contre des rêves insensés plus funestes pour vous que pour toute autre personne au monde, et dont vous ne pouvez pas même apprécier le danger. Cette funeste passion en est la preuve. Comment avez-vous pu croire qu'une femme jeune, riche, élégante, qui a été sans doute l'objet de bien des passions, de bien des flatteries, pût finir par en aimer un..

—Un pauvre malheureux aveugle! n'est-ce pas ce que vous vouliez dire? interrompit Justin, sans colère et sans aigreur. Et qui vous dit, Sandons, que ce n'est pas peut-être ce que vous appelez mon infirmité qui a fixé sur moi l'attention de cette noble créature? Ne vous ai-je pas dit qu'elle était toute bonté, toute générosité, toute intelligence? Pourquoi ne serait-ce pas l'étrangeté même de mes goûts et de ma condi-

tion au milieu des hommes qui aurait attiré sur moi son estime, sa bienveillance, son affection? Du jour où nous nous sommes rencontrés pour la première fois, elle a eu pour moi des attentions, des égards, des soins délicats qui m'ont comblé de reconnaissance. Depuis, elle m'accorde toute sa confiance. Elle s'est plainte à moi, avec sa douce voix, des malheurs de l'existence sociale; elle a maudit le monde; qu'elle a connu, avec moi, qui ne veux pas le connaître; enfin, elle a versé dans mon cœur le trop plein de ses ennuis, de ses chagrins, de ses souffrances, comme on les verse dans le cœur d'un ami que l'on croit dévoué, courageux et fidèle. Dites, Sandons, comment devais-je interpréter cette estime, ces préférences, ces effusions de l'âme, ce plaisir d'écouter mes consolations, si non par cette pensée que Mme Francheville avait pour moi une affection à part, supérieure peut-être à celle qu'a pu lui inspirer toute autre personne appartenant à la condition commune de l'humanité?

Mais Sandons secouait toujours la tête en répliquant avec désespoir:

—Non, non, Justin, c'est impossible!

—Vous doutez encore, Sandons! reprit l'aveugle d'un ton plus gai et en baissant la voix; eh bien! dans quelques moments peut-être il ne me restera plus aucun doute à moi-même. Ce matin, Mme de Francheville m'a fait dire qu'elle désirait me parler en secret, qu'elle avait des choses importantes à me confier. Vous le voyez, c'est presque ce qu'on appelle un rendez-vous, et sans doute tout va se décider. Aussi avez-vous remarqué son trouble lorsque je suis arrivé en compagnie de son docteur?

C'était donc vous qu'elle attendait avec tant d'impatience? demanda Sandons avec étonnement; elle m'avait dit cependant...

—De l'impatience! s'écria Justin transporté; vous avez remarqué qu'elle attendait quelqu'un avec impatience? Oh! c'était moi, Sandons, c'était moi, n'en doutez pas, et j'en mourrai d'orgueil et de joie!

Il y avait tant de naïveté, d'abandon, de bonne foi, dans ces espérances qui, chez tout autre que Justin, eussent ressemblé à de la fatuité, que Sandons sentait son cœur se serrer et qu'il n'osait pas détruire d'un seul coup les illusions du pauvre jeune homme. Cependant, croyant remplir un pénible devoir, il allait essayer de jeter du moins quelque doute dans sa pensée, lorsqu'un cri perçant mais affaibli par la distance se fit entendre jusque dans la chambre où se trouvaient les deux interlocuteurs.

Justin se releva brusquement et resta un moment immobile et silencieux, écoutant si le même bruit ne se renouvelerait pas.

C'est la voix de Mme de Francheville! dit-il

enfin avec l'accent de l'inquiétude ; on dirait un cri de douleur ! Sandous, excusez-moi ; il faut que j'aie savoir qui a pu arracher à Mme de Francheville un semblable cri ; il serait possible qu'un accident. . .

—Allez, mon enfant, dit le vieillard avec mélancolie. Aussi bien cette conversation m'a épuisé et le sujet en est trop sérieux pour que je n'aie pas besoin de toutes mes facultés lorsque nous le rependrons. Allez et quand vous devrez quitter la Pommerie, revenez me prendre, nous retournerons ensemble à Grandpré.

Justin se contenta de lui serrer la main, et il s'élança vers l'escalier, qu'il avait eu l'occasion de descendre et de monter souvent depuis qu'il fréquentait l'habitation.

Il avait remarqué que le cri qui l'avait tant effrayé était parti du pavillon extérieur, et ce fut de ce côté qu'il se dirigea avec toute la rapidité que lui permettait la connaissance des localités. En parcourant l'allée de marronniers, il fut heurté violemment par une personne qui s'enfuyait précipitamment vers la maison. Au bruit des pas, Justin crut reconnaître Victor Neuilhac.

—Docteur ! docteur ! s'écria l'aveugle, qui supposait avec raison que personne plus que Victor ne pouvait lui donner des explications précises sur la cause du bruit qu'il avait entendu.

Mais soit qu'il se fût trompé, soit que le docteur ne jugeât pas à propos de lui répondre, le personnage inconnu monta en silence l'escalier que Justin venait de quitter.

L'aveugle de plus en plus inquiet, sans toutefois pouvoir définir les motifs de son inquiétude, s'avança vers le pavillon, dans lequel régnait en ce moment une grande agitation.

Lorsqu'il arriva, Mme de Francheville, pâle et égarée, était en proie à de violentes convulsions. A demi-couchée sur son lit de repos, elle se débattait entre les mains de sa tante et de sa femme de chambre, qui lui donnaient tous les secours que réclamait sa position. Justin resta un moment immobile sur le seuil du boudoir, sans être remarqué au milieu du trouble et cherchant à deviner par les bruits divers la cause de cette étrange agitation.

Eulalie, dans une sorte de délire, repoussait les soins qu'on lui prodiguait et disait d'une voix faible et saccadée :

—Non ! . . . laissez-moi. . . je veux mourir ! Il ne me reste plus que la honte. . . laissez-moi, vous dis-je ! je ne saurais plus supporter la vie, après un tel éclat ; je veux mourir.

—Mourir ! répéta une voix lente et grave qui fit tressaillir les trois femmes.

En même temps Justin s'approcha, aussi pâle qu'Eulalie elle-même. A sa vue, Mme de

Francheville repoussa celles qui lui prodiguaient des secours, se souleva convulsivement, et saisissant la main de l'aveugle, elle lui dit d'un air exalté :

—Oh ! soyez le bienvenu, Justin, mon bon Justin ! Vous seul êtes pour moi un ami franc, sincère, désintéressé ! Vous seul n'avez pas les vices et la lâcheté des autres hommes ; vous seul m'écoutez avec bonté, avec indulgence pour mes fautes, avec respect et pitié pour mes douleurs ! Aussi c'est à vous que je veux demander conseil et protection.

Puis elle ajouta d'un ton sec et bref :—Qu'on nous laisse !

—Mais, ma nièce, dit Mme de la Pommerie avec aigreur, je ne consentirai pas, dans l'état où vous êtes. . .

—Je suis ici chez moi, reprit Eulalie avec plus de force ; et j'ai le droit de commander.

Cette fois les deux femmes, vaincues par cette violence, à laquelle Mme de Francheville ne les avait pas accoutumées, ne résistèrent plus et sortirent en donnant des signes d'étonnement et d'effroi.

Restés seuls, Justin et Mme de Francheville se turent un moment. L'aveugle, vivement frappé de certaines paroles que venait laisser échapper la jeune femme, était debout à quelques pas d'elle, sombre et rêveur. Eulalie cherchait à se remettre de la crise douloureuse qu'elle venait d'éprouver, et déjà les spasmes nerveux qui un moment auparavant soulevaient sa poitrine commençaient à se calmer peu à peu.

—Madame, reprit enfin le jeune Laclos d'un air grave et froid, vous m'avez dit que vous me feriez connaître la cause de l'état affreux où vous êtes ; si cette cause tient à un secret que vous ne veuillez révéler qu'à moi seul, parlez sans crainte ; votre secret ne sera point trahi.

Mme de Francheville força doucement Justin de s'asseoir près d'elle et elle lui dit avec confiance et abandon :

—Ne me parlez pas avec cette froideur lorsque je souffre, Justin ; maintenant plus que jamais, j'ai besoin de cette amitié douce et consolante que vous m'avez vouée, car je suis bien malheureuse !

Cette voix harmonieuse et mélancolique qui avait produit sur l'aveugle une si profonde impression la première fois qu'il l'avait entendue, ne devait pas manquer de l'émouvoir encore ; et cependant une légère altération qui s'effaça rapidement de ses traits fut le seul indice de cette sensibilité intérieure.

—Je vous écoute, madame, avec attention et respect.

—Justin, reprit la jeune femme en se rapprochant de lui et en prenant les mains de Laclos

dans ses mains blanches et effilées, peut-être serez-vous bien sévère pour des fautes dont vous ne pouvez apprécier toutes les excuses, et cependant je ne veux rien vous cacher ! Vous avez le bonheur de ne pas savoir encore ce que c'est que l'amour, Justin, et peut-être ne le saurez-vous jamais ; mais du moins vous avez entendu dire que les plus grands supplices, les plus affreuses tortures que puisse souffrir la pauvre humanité proviennent de cette passion, qui cependant renferme tant de douceurs et tant de joies ; et peut-être, dans votre état de prudente et tranquille sagesse, serez-vous indulgent pour une pauvre femme qui n'a aimé qu'une fois et qui vient d'acquiescer l'affreuse certitude qu'elle n'a pas été payée de retour.

Justin était aussi calme, aussi immobile en apparence qu'un bloc de marbre. Eulalie continua :

— Je crois vous avoir dit déjà, Justin, comment j'entrai dans le monde. Veuve à vingt-deux ans d'un vieillard pour qui je n'avais eu que de l'amitié et du respect, riche, belle peut-être (on le disait du moins), je devais trouver bien des charmes à cette vie de luxe et de dissipation qui s'étendait devant moi. Aussi, pendant quelques années, ai-je bu avec délices à cette coupe enivrante d'orgueil et de prospérité, qui semble si douce à toutes les femmes. J'étais heureuse alors ! sans pensées, sans regrets, sans désirs, je me laissais aller à cette insouciance et folle existence où chaque saison ramène ses plaisirs et chaque beau jour sa fête. Entourée d'hommages, enivrée de flatteries, je ne songeais pas que je pourrais plus tard payer bien cher ces instants de félicité. Je n'aimais que le plaisir, ou plutôt je me laissais bercer par lui sans le rechercher et sans le fuir ; je ne l'eusse pas regretté s'il m'eût quitté tout-à-coup.

“ Il vint cependant un moment où mon âme, assoupie sous une enveloppe de mol égoïsme et de paisible indifférence, se réveilla. Je finis par sentir du vide autour de moi ; je compris que j'étais seule ; je voulus me créer une distraction innocente en protégeant de mon crédit, de mon pouvoir, de tous mes avantages quelque mérite ignoré, quelque grandeur en germe, et soit hasard, soit caprice, je distinguai dans cette foule d'adorateurs qui formaient ma petite cour un homme qui, plus que tous les autres, me semblait digne d'intérêt et de dévouement.

“ Cet homme, Justin, était alors le plus soumis, le plus respectueux, le plus obscur de tous ceux qui se pressaient autour de moi. Tout jeune encore et à peine sorti des bancs des écoles, il s'était, comme tous les ambitieux, jeté à corps perdu dans le monde pour y devenir ce que le hasard et son ambition pourraient le faire. Je ne

sais pourquoi mon regard s'arrêta sur lui ; je ne sais pourquoi son visage pâli par l'étude, son costume simple, ses manières timides, attirèrent mon attention, car je ne l'aimais pas encore, lui ! Quoi qu'il en soit, ce fut lui que je choisis, peut-être parce qu'il était le plus humble et que j'aurais plus à faire pour l'élever.

“ Cet homme, Justin, dont je voulais être la créatrice, pour qui je voulais avoir de l'ambition, puisque je n'en avais plus pour moi-même, cet homme enfin que je voulais combler de mes bienfaits, sans savoir pourquoi, par distraction, par caprice de femme, vous le connaissez déjà : c'est le docteur Neuilhac.”

Justin fit un signe de tête raide et lugubre comme celui que dut faire la statue du Commandeur lorsque don Juan l'invita à souper.

— Oh ! si vous aviez vu Victor à cette époque, reprit Mme de Francheville en s'animent ; si vous aviez vu comme il était attentif, flatteur, insinuant ! Du reste il avait une véritable science ; né pauvre, il avait cherché dans le travail une compensation à la fortune qui lui manquait. Ma tâche pour le produire dans le monde était donc facile, et mes efforts furent bientôt couronnés du succès. J'étais puissante alors ; je tenais ce futile hochet qu'on appelle le sceptre de la mode, chacune de mes paroles était un oracle du bon ton. J'eussai de ma puissance en faveur de mon protégé ; je l'introduisis dans les plus brillants salons ; je le recommandai aux personnages les plus éminents ; on ne pouvait être mon ami qu'en consultant pour les moindres maux le docteur Neuilhac. Bientôt même ce qui n'avait été pour moi dès l'abord qu'une affaire d'amusement devint une affaire d'amour-propre, et grâce à cet orgueil de bienfaitrice, grâce à mes démarches, le succès de Neuilhac fut immense ; j'ose croire encore qu'il lui mérité.

“ Mais il eût mieux valu pour moi, Justin, avoir échoué dans tous mes projets ! au moment où je me félicitais de ces triomphes si facilement obtenus, un grand malheur me menaçait ; comme le sculpteur de la mythologie, je vins, sans m'en douter, à méprendre de mon propre ouvrage : j'aimai Victor, moi qui n'avais jamais aimé jusque-là.

“ Il était trop habile et trop pénétrant pour ne pas s'apercevoir bientôt du sentiment qu'il avait fait naître, et comme il n'avait que de l'ambition dans le cœur, il chercha à l'exploiter. Il n'était pas encore arrivé aussi haut qu'il l'avait désiré, sans doute, et par mon secours, il croyait pouvoir arriver au faite. À force d'instances et de ruses, il me décida à continuer mon œuvre ; me força à ne plus rien ménager pour le porter au sommet de la roue où il avait marqué sa place. Que ne pouvais-je pas alors, reine des salons, recherchée

et obéie de tous, moi qui ne rencontrais partout que des esclaves obéissants ! Aussi il obtint, soit ruse, soit intrigues, soit véritable mérite, tout ce qu'il voulut obtenir ; jeune encore, il arrive au point où arrivent à peine les plus anciens et les anciens et les plus courageux ; il est vrai que je fus épuisée par cette lutte sans trêve, et qu'en me trouvant avec lui près du but vers lequel il m'avait forcée de marcher, je m'aperçus avec terreur que ma santé était perdue, que mes plus belles années étaient usées par l'intrigue, et que ma réputation était compromise par l'ardeur de mon zèle à le servir.

« Alors, Justin, j'ouvris les yeux et je demandai compte de tant de pertes et d'abnégation. Victor avait acquis plus d'honneurs et de dignités que de richesses ; il avait compromis mon nom ; un mariage était nécessaire, indispensable ; il fut résolu et annoncé dans le monde. Depuis trois ans ce mariage n'a pas eu lieu par la faute de Victor.

« Je ne vous dirai pas tous les révoltants mensonges, tous les misérables subterfuges dont il s'est servi pour colorer ses refus ; une fois c'était sa position à lui qui n'était pas faite encore, une autre fois c'était moi qui aimais trop le monde et qui ne pourrais porter avec patience la chaîne du mariage. Pour lui ôter tout prétexte à ce sujet, je quittai cette vie brillante où j'avais compté tant de beaux jours ; mais ce sacrifice fut encore inutile : Victor se rejeta sur le mauvais état de ma santé, qui nécessitait un nouvel ajournement. De ce moment, Justin, il me resta bien peu d'illusions, et je crus deviner que j'aimais un ambitieux, au cœur sec et froid, qui ne pouvait aimer personne et qui me rejetait comme un instrument inutile du moment que je n'étais pas nécessaire à ses projets d'élévation.

« Eh bien, Justin, pourriez-vous croire que cette misérable consolation, de penser que si Victor ne m'aimait pas il ne pouvait du moins en aimer une autre, me fut aussi retirée. Après avoir tant sacrifié à cet homme, après tant de preuves de dévouement, d'amour et de constance, au moment où j'attendais en silence et sans me plaindre la réparation qui m'était promise et à laquelle j'avais droit, j'appris tout à coup que dans ce monde que j'avais quitté il n'était bruit que des intrigues et des liaisons scandaleuses de Victor. Dans les premiers moments, je ne voulus pas croire, mais bientôt j'acquis des preuves accablantes et il ne me resta plus de doute que son indifférence ne fût que pour moi seule.

« Oh ! vous ne sentez pas, Justin, vous ne pouvez pas sentir tout ce qu'il y a de poignant dans une pareille situation ! Avoir aimé jusqu'à l'adoration, jusqu'à la folie, avoir joué sur cet amour forcé, courage, réputation, espérance,

et se voir méprisée, exposée aux risées, oubliée pour d'indignes rivales.. Oh ! oui, Justin, vous êtes bien heureux de ne pas connaître ces angoisses incessantes, ces affreuses tortures, car elles épuisent et elles tuent. »

En même temps, Mme de Francheville jeta un regard morne sur ses mains diaphanes et amaigries ; puis, relevant les yeux, elle les attacha un moment sur Justin. Il ne faisait encore aucun mouvement ; sa belle figure grave et solennelle n'avait d'autre expression que celle d'une profonde attention, bien que ses lèvres furent serrées convulsivement l'une contre l'autre et couvertes d'une légère écume. Sans savoir pourquoi, Eulalie, en examinant le jeune aveugle, éprouva comme un sentiment d'épouvante ; elle devina instinctivement que dans l'intérieur de cet homme de bronze, dont elle ne voyait que l'impassible surface, il se passait quelque chose d'horrible qu'il ne voulait pas encore révéler.

Elle se tourna avec un léger tressaillement, et elle reprit avec moins d'assurance qu'auparavant :

—Maintenant, Justin, ce que j'ai à vous dire vous intéresse peut-être autant que moi, et c'est pour vous communiquer certains soupçons qui n'ont fait que se confirmer depuis que je vous ai fait prier ce matin de passer à la Pommerie, car je ne songeais pas encore aux circonstances funestes qui ont amené le long et cruel récit que je viens de vous faire.

Elle attendit un mot de réponse de son auditeur, dont l'attitude, l'immobilité, le silence lui inspiraient un vague effroi. Aussi fut-elle surprise et rassurée quand Justin, s'animant tout à coup, lui dit d'un ton d'urbanité parfaite :

—Vous auriez tort de penser, madame, que je n'ai pas écouté votre récit avec un vif intérêt ; j'attends que vous veuillez poursuivre et que vous m'appreniez comment, moi (et il appuya sur le mot) j'ai pu trouver une place dans votre histoire si intime et si triste.

Mais si ces paroles étaient convenables et même effectueuses, elles furent suivies d'un sourire amer et sinistre, qui eût rendu à Mme de Francheville toutes ses appréhensions si elle s'en fut aperçue.

—Avant tout, Justin, reprit-elle, il faut que vous sachiez quelles ont été les causes de notre voyage et de notre séjour ici. Je vous ai dit que la jalousie était venue joindre toutes ses tortures à celles qui déjà me déchiraient le cœur. Je résolus il y a quelques mois de tenter une expérience sur laquelle, hélas ! reposait mon dernier espoir. Je me dis que si je pouvais enlever pendant quelque temps Victor à ses habitudes, à sa vie dissipée du monde, à ses occupations absorbantes, me trouver avec lui dans le silence d'une solitude où il réfléchirait enfin au sort qu'il m'a fait, où il ne

verrait que moi, où ma pensée l'occuperait à tous les instants, il pourrait peut-être, par un heureux retour sur lui-même, se sentir touché de tant d'abnégation et de tant de patience, et m'accorder enfin cette réparation dont le monde lui a fait un impérieux devoir. Je songeai alors à cette terre ou nous sommes, la plus lointaine et la moins agréable de mes terres, mais où, me disait-on, je trouverais cette retraite ignorée et paisible que je cherchais. Ce fut avec beaucoup de peine que je décidai Victor à ce voyage, mais enfin j'y parvins et j'arrivai ici avec lui et ma tante, me fiant au calme de cette retraite, à ma constance et aux remords de Neuilhac, pour la réussite complète de mes projets.

“ Vous savez, Justin, combien ces espérances ont été tôt brisées. Au lieu de ces soins, de ces attentions exclusives auxquels je m'attendais, Victor, dès le premier jour, n'a songé qu'à passer des journées entières à chasser ou à visiter seul les sites pittoresques du voisinage. Quand je me plains quelquefois de cet abandon, il me répond par des banalités polies ou des plaisanteries, et je lui adresse des reproches, il s'irrite, il s'emporte ; et c'est à la suite d'une de ces discussions qu'aujourd'hui même, au moment où je lui reprochais d'être resté toute une journée sans me voir, il est entré dans une violente colère, et il m'a dit, Justin, il a eu l'affreux courage de me dire que, malgré tous ses efforts, il ne pouvait m'aimer, qu'il en aimait une autre et que, ne pouvant l'épouser, il allait retourner à Paris et m'abandonner dans ce désert !.... ”

[A CONTINUER.]

POESIE.

A LA MEMOIRE DE GUTENBERG.

STRASBOURG.

AUX 24, 25 ET 26 JUIN 1840.

Voici quelques unes des strophes qui ont été improvisées, composées (style d'imprimerie), corrigées, tirées sur le charriot triomphal des imprimeurs pendant la marche du cortège, et distribuées à la multitude. Ces vers ne sont pas sans mérite ; on les trouvera excellents pour des vers qui ont été faits en carrosse, au milieu des clameurs de la foule, du bruit des marteaux, des détonations de l'artillerie, et qui bondirent du cerveau de l'auteur dans le casier ambulante des compositeurs.

Entonne un chant de gloire, ô toi, cité chérie !
Prodigue à GUTENBERG un encens mérité !

Il fit naître en tes murs l'art de l'imprimerie,
La source du progrès et de la liberté.

La force aux bras de fer, la stupide Ignorance
Enchaînaient à leur char les peuples et les rois,
Mais un homme parait, radieux il s'avance
Et de leur joug honteux les délivre à la fois.

Il ne triomphe point par le glaive homicide ;
Un alphabet mobile est l'arme du vainqueur,
Et grâce à l'Éternel, son invisible guide,
Du monde GUTENBERG devient le bienfaiteur.

Par son art merveilleux il sème la lumière,
Et les livres sacrés sont partout répandus.
La docte antiquité renaît de la poussière,
Et GUTENBERG lui dit : “ Tu ne périras plus ! ”

CONDITIONS.

LE COIN DU FEU est publié une fois par semaine, le Samedi.

Le prix de l'abonnement est de DEUX PIASTRES par année, payable d'avance par semestres non compris les frais de poste, qui sont de quatre *chelins* par année.

Ceux qui ne se sont pas conformés à la condition du paiement d'avance, auront 2s. 6d. par an à payer en sus du prix d'abonnement, selon l'avis donné dès le 3e numéro.

Lorsque quelqu'un s'abonnera dans le cours d'un semestre, et qu'on ne pourra pas lui compléter le semestre, il ne paiera que pour le restant du semestre, le désir des propriétaires étant que tous les abonnements expirent aux mêmes époques, afin que l'avis qu'ils donneront le dernier mois de chaque semestre puisse servir à tous les Abonnés.

A la fin de l'année les Abonnés recevront gratis une Table des Matières.

S'adresser par lettres affranchies aux propriétaires soussignés, Basse-Ville, Rue Lamontagne No. 6.

FRÉCHETTE & C^{ie}.

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRÉCHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.